

## UNE MAÎTRESSE EXIGEANTE ?

Addiction : inhibition de la discrétion

Ce titre combine deux assertions extraites du livre de Virginie Despentes dont nous avons déjà parlé la dernière fois.

« Ma vraie *maîtresse* c'était la coke <sup>1</sup> » (p. 192) pour justifier l'achat d'une chambre de bonne qu'Oscar n'utilisait que pour se droguer.

« La toxicomanie, c'est toujours une *exigence* mal placée, déplacée. » (p. 193).

Mais on voit que ça ne colle pas. La drogue est peut-être une maîtresse exigeante en ce qu'elle transforme un désir en besoin pressant. Mais selon Oscar lui-même, c'est lui l'exigeant, l'addict : « C'est le manque de quelque chose et être prêt à forcer, à faire violence, c'est exiger que ça se passe quand même »... « C'est vouloir imposer sa volonté... C'est une déclaration de guerre qui dit – Je suis une merde ? Regardez-vous – moi au moins je ne fais pas semblant. »

La drogue ne vient ici que satisfaire à une exigence exorbitante. Celle de forcer ce manque de quelque chose, curieusement en l'exhibant : l'objet a.

### **Immobilisation. L'habitude d'habiter.**

Christiane a accroché la dernière fois le lien entre addiction et inhibition à ce qui serait une *immobilisation*. Immobilisation dans l'être, dans l'habitude figée, mais en fait surtout immobilisation dans la pensée :

« Immobilisation : C'est peut-être là que se rejoignent addiction et inhibition ».

Elle évoque une patiente :

« Une sorte de résignation qui allait de pair avec l'impossibilité pour elle d'entamer ce qu'elle avait décidé de penser de ses parents Elle s'en était simplement éloignée géographiquement. Le haschich : un rituel assez tranquille qui apaisait des moments où elle se sentait « nulle ». Et ainsi, au jour le jour... »

Ch. L-D associe alors cette immobilité à des habitudes et une façon d'habiter.

« Si j'évoque ce cas, dit-elle, c'est qu'elle se plaignait régulièrement de sa maison. Rien n'arrivait à la faire y habiter vraiment. »

---

<sup>1</sup> Cf Patrick Petit, Être toxicomane, Erès, p. 91 : « Le toxicomane est quelqu'un qui s'est choisi la drogue pour fausse femme ».

Un addict peut-il changer ses habitudes ?

Notons tout de même que parfois un alcoolisme sert à traverser des inhibitions.

Est-ce par amour qu'un consommateur de drogue va pouvoir arrêter ? Au moins transitoirement ?

Est-ce que quelques trouvailles au cours d'une cure peuvent interrompre certaines addictions ? »

C'est alors que Christiane associe sur les lieux précisément déshabités dont parle Virginia Desportes, ceux de son enfance, par la voix de Rebecca l'héroïne :

« Je n'ai jamais pensé à me dire que c'était laid là où on vivait. Mais maintenant quand je retourne dans ma famille, je vois nos maisons d'enfance à travers le regard des autres. Ce n'est pas la misère. C'est encore autre chose. C'est *abandonné*. C'est avoir grandi dans des endroits dont *tout le monde* se fout. »

Mais ce *tout le monde* n'était pas *son* monde. Avant de venir à Paris j'habitais le Nord, la direction que donne la boussole. Un peu plus haut, la Norvège, le Prince Eric... blond aux yeux bleus. Arrivé à Paris j'apprends que je n'habitais que « la province ». le pays noir, les coronas... D'un seul coup mon lieu s'est trouvé dévalorisé. Ce que les conditions économiques survenues plus tard, arrêt des mines, arrêt des filatures, chômage de masse, a renforcé. Attention à ne pas pleurer !

Il est frappant qu'on puisse utiliser le terme habiter de façon intransitive : « une façon d'habiter », comme une façon de dire, de chanter, de danser etc...

Christiane s'appuie alors sur la méditation heideggerienne sur « habiter » à partir de la racine allemande *Bauen* qui veut dire aujourd'hui construire mais qui aurait perdu sa signification propre : Habiter. Heidegger entend même expliquer l'être : « Ich bin » (de même racine que *bauen*) par l'habiter. Pour ce rêve heideggerien de trouver le réel dans le vrai que recèle la langue, je renvoie à la note de Marc Darmon p. 124 du séminaire *Le sinthome*)<sup>2</sup>.

### **L'étymologie latine d'habiter**

---

<sup>2</sup> Heidegger oppose l'or réel au cuivre doré : « quelque chose ici ne colle pas. Au contraire, nous remarquons à propos de ce qui est comme ce qu'il convient : cela colle (Es stimmt). La chose est en accord avec ce qu'elle est estimée être. » (De l'essence de la vérité, 1930-2)

Si nous étions partis du latin pour notre méditation sur habiter, en suivant Ernout et Meillet, nous serions arrivés à l'être mais par un autre chemin. Habiter vient évidemment de *habitare*, qui est le fréquentatif de *habeo, erere, habere* qui se traduit ordinairement par « avoir ». Il n'est pourtant pas évident qu'avoir et habiter aient cette racine commune *habere*, et encore moins toute la famille habit, habile, habitude, inhibition, exhibition, prohibition, redhibitoire, mais aussi, devoir (*debere* = *de-habere*), débit, dette, etc..

L'explication est d'abord que le verbe « avoir, comme lexème, est dans le monde, une rareté ; la plupart des langues ne le connaissent pas<sup>3</sup>. » *Habere* a d'abord signifié : tenir, se tenir (à la fois voix active et voix moyenne ou pronominale). C'est le sens qui est repris par *habitare* : se tenir au sens de se tenir [souvent] en un lieu et donc l'habiter. Habiter comme le mode localisé de l'être. Notons que l'expression française « avoir lieu » garde ce sens : elle ne signifie pas « posséder un lieu » mais *se tenir*. L'évènement qui a lieu est situé, se tient autant dans le temps que dans l'espace. Aujourd'hui d'ailleurs, après les espaces déshabités, Christiane va nous parler des temps qui n'en finissent pas. Qu'advient-il alors de l'« avoir lieu » ?

C'est progressivement que le sens d'*Habere* a dérivé vers posséder, occuper et enfin plus généralement « avoir »<sup>4</sup>. Tout en gardant le sens de tenir : « tenir pour vrai, important, cher etc. ».

Deux dérivés de *habere* nous concernent ici :

*In-hibitio* : Action d'arrêter mais aussi infliger un châtement, exercer une autorité. Le sens symbolique, ou plutôt éthique, d'*inhibitio* a disparu du mot français inhibition, sauf quand il désigne ce qui empêche l'acte d'avoir lieu, le sujet d'habiter son lieu. Ce qui arrive quand c'est l'être objectivé du sujet qui a occupé le lieu « au lieu » de son manque. C'est parfois dû à un acte transgressif comme un inceste ou un

---

<sup>3</sup> Beaucoup de langues disent Qqch est à moi plutôt que j'ai qqch. « Avoir comme lexème est dans le monde une rareté ; la plupart des langues ne le connaissent pas. Au sein même des langues indo-européennes, c'est une acquisition tardive, qui mit longtemps à s'imposer et qui reste partielle. » E. Benveniste, *Pb de linguistique générale*, T. 1, Gallimard, Coll. TEL, p. 194-5)

E. Benveniste, *Problème de linguistique générale*, 1, Gallimard, coll. Tel, 1966, p. 194-5.

<sup>4</sup> Le sens d'avoir est probablement secondaire aux premiers développements de l'accumulation des richesses et leur thésaurisation. Est celui qui a.

meurtre dans le lieu, mais aussi un événement traumatique qui éclate le fantasme. Une certaine similitude entre addiction et traumatisme a été notée par Th. Roth comme par P. Petit entre autres, quant à leur effet d'inhibition sur le désir et l'acte qui fait le sujet.

*Debeo, debere* de De-habere : devoir comme dés-avoir, qui garde un sens éthique. Mais le devoir est plutôt un défaut dans le « se tenir » qui exige son dû, qu'un débit, une dette. La découverte que je me tenais auparavant dans un lieu hiérarchiquement inférieur à la capitale a pu créer chez moi un sentiment de dette à l'égard de ce lieu que j'avais déshabité. Dette imaginaire, voire illusoire, qu'il n'est pas forcément judicieux de reconnaître ?<sup>5</sup> Je pense à tous ces travailleurs kabyles ou portugais qui construisent des maisons au pays que jamais leurs enfants n'habiteront.

De cette enquête étymologique gardons ceci qu'avoir est un verbe d'état, l'état de celui à qui quelque chose est, quelque chose qui devrait parfois être cédée.

### **Alors quelle dette ?**

A suivre Virginia Desportes, être addict c'est se rendre incapable de tenir (habere) ses engagements, de payer ses dettes. Mais elle ajoute aussitôt que cette dette est une dette héritée et qu'en fin de compte elle la refuse : « Refuser son pays, refuser la langue que tu parles, refuser d'être une femme honnête, refuser l'usine où travaillait ta mère, refuser la tranchée dans laquelle ton arrière-grand-père est mort inconnu ». Ce serait une solution par inhibition active : refus de se tenir à un devoir, par un devoir.

Le refus de Rebecca est, en fin de compte, un refus de croire, au sens étymologique de donner son cred, son manque, sa foi d'abord en un Dieu. C'est d'abord la perte de toute foi en un dieu qui « a tellement aimé les hommes qu'il leur a laissé massacrer son fils unique » pour les sauver par des voies insondables et qui, après ça, ne les a pas empêchés de continuer à se massacrer entre eux par millions à 20

---

<sup>5</sup> Avant d'aller y faire un séminaire qu'on ne m'avait d'ailleurs pas demandé de faire, j'allais prendre un petit verre de Genièvre pour me ré-identifier par cette incorporation signifiante » ?

ans d'intervalle. Mais en laissant tomber Dieu, elle perd aussi la foi dans l'*Un seul*, le phallus, qui sonne ici comme le linge qui couvre le cadavre.

### **Dans l'addiction, s'agit-il d'un virage du signifiant au nombre ?**

En fait il y a plusieurs 1. L'un qui unit, l'Eros freudien, et le 1 du trait unaire qui divise, le symbole-diabole qui trouve son origine dans la différence anatomique des sexes : il les unit par leur différence.

*Quand le S1, désavoué, terni, usé, ne confère plus son semblant au phallus, au 1, ce S1 ne représente plus de sujet.* En fait il ne représente plus rien. Le phallus nu ne représente rien, c'est un signifiant sans signifié. Il se réduit au trait unaire nu, celui du nombre. Un nombre n'est pas mort pour autant. Il s'offre à des enfantements infinis en mathématiques. Grâce à de nouvelles écritures des impossibles sont levés pour en faire apparaître quantité d'autres, à l'infini.

En dehors des concepts inventés à foison, source au demeurant de conflits entre écoles de mathématiciens, il n'y a pas de signifiants-mâtres dans les énoncés mathématiques.

Les écritures mathématiques et plus généralement scientifiques, inhibent la voie du trait unaire vers le signifiant pris maintenant à la lettre, pour forcer ce trait unaire à aller vers le nombre. Qu'elles le veuillent ou non, elles conviennent bien au discours capitaliste.

La lettre n'y est plus refoulée comme dans la parole pour freiner la jouissance mais devient ce sur quoi l'édifice mathématique s'appuie ouvertement. L'écriture mathématique peut donc être dite transgresser les lois de la parole. Ce qui n'est pas sans affecter le destin des mathématiciens.

Le désir des mathématiciens, qui prend souvent l'allure d'une passion addictive<sup>6</sup>, mérite qu'on s'y intéresse d'autant que Lacan avait un vrai désir de maths. Ce qui donne parfois à son enseignement un côté apocalyptique (au double sens de révélation et de désastre).

---

<sup>6</sup> Cf. la vie de Grothendieck par exemple, est jalonnée de refus des semblants phalliques.

Par exemple, il fonde l'impossible, le réel du sujet sur le non-rapport sexuel, (même « la mort n'est que possible », dit-il dans l'Etourdit) mais rêve d'un rapport sexuel enfin inscriptible, ce qui serait selon moi l'abolition de toute notre culture sans qu'on voie un peu sur quel autre réel une nouvelle culture pourrait croître.<sup>7</sup> (Sinon cette accélération généralisée à l'image du délestage maniaque de l'objet).

Lacan dénonce les méfaits de la science mais rêve d'une psychanalyse scientifique, bien sûr pour réintroduire ce qu'elle forçât. Mais alors, en quoi scientifique ?

**Si la drogue contourne la parole, elle n'est pas mathématicienne pour autant.**

Revenons à l'addict qui se maintient dans son habitus, car c'est un habitus non décompleté du devoir. C'est à contester, non sans raisons dans son histoire, tout devoir, toute dette, toute amputation dans son habitus, qu'il inhibe l'acte qui fait sujet, et qu'il se laisse porter par la répétition du besoin de la drogue, du même besoin. L'échec, le ratage du signifiant à saisir l'objet, cause du désir et de la répétition, est remplacé dans l'addiction par le manque répété de l'effet-drogue qui installe une autre répétition quasi biologique et monotone. Mais ce n'est pas pris en compte, ça ne fait pas 1 qui puisse faire une somme. *Ça n'a pas lieu.*

On voit qu'il faut distinguer l'usager de drogues psychédéliques qui cherche de nouvelles sensations et l'addict « esclave » du même besoin répété, plus semblable à celui de la faim qu'à celui du désir relancé.

**Plutôt s'aliéner dans une jouissance sans limite que de céder la part requise pour l'accès au désir.**

Remarque : sans limite ne veut pas dire ici « énorme, immense » mais qualifie une jouissance qui n'est pas, comme la jouissance phallique, fondée sur une limite. Avoir est donc avant tout un mode d'être. Et la dette du sujet n'est pas tant de l'ordre d'un avoir à restituer, voire d'une part de jouissance à rendre en sacrifice aux dieux, *que d'un écart à produire par rapport à la passion d'être*, source de toutes les formes

---

<sup>7</sup> Une culture de l'accélééré notamment sur la radio et la télévision où la parole n'est plus qu'informatrice déliée de la vérité de celui qui parle : l'informateur dit les nouvelles, l'expert dit ce qu'ON sait, le politique dit la langue de bois, le signifiant le moins disant, ce qui le rapproche du phallus, signifiant sans signifié. De temps en temps quelqu'un parle et on est heureux de l'entendre.

de dépression. Sous forme mineure, cette passion d'être se traduit par la morosité du confort des habitudes, dans la façon trop exclusive de se régler sur le principe de plaisir, comme moindre tension, que réveillerait occasionnellement l'habitude d'un petit joint.

Cette exigence, cette dette a cours à l'égard du lieu que nous habitons comme sujets désirants : le langage. Elle n'est donc pas tant dans l'avoir que dans l'être. C'est celle d'une différence, d'une *altérité* à renouveler aussi dans les mots qui disent nos habitudes de penser, de faire, de théoriser éventuellement. Replonger les concepts dans l'opération de la coupure signifiante, les métaphoriser.

Ce n'est pas un hasard si l'addiction nous mène à la question de l'être, encore cela reste à éclairer, notamment par *ce que vise la jouissance dite Autre que phallique*. C'est en effet ainsi que nous qualifions le plus souvent la jouissance toxicomane. Or ce n'est pas simple. Si nous considérons que la jouissance Autre est hors symbolique, hors langage, nous pourrions penser que nous la partageons avec les animaux, sauf que chez eux elle ne serait pas Autre mais simple jouissance d'une vie innocente, tandis que chez nous ce serait le choix d'un abandon de notre responsabilité de sujet. Si on peut déclencher une pharmacodépendance chez l'animal, il n'y a que les humains qui soient toxicomanes.

Il me semble d'ailleurs que nous confondons la jouissance féminine dite autre au sens de ce qui la situe dans un autre rapport, un rapport différent de celle de l'homme, *dans* la fonction phallique, telle qu'elle est inscrite sur le tableau de la sexuation et la jouissance Autre, celle du nœud borroméen asexué entre réel et imaginaire, hors langage. D'ailleurs dans *Encore*, Lacan désigne par le terme d'Autre le *lieu* du signifiant, lieu qui se spécifie d'être si radicalement l'Autre qu'il ne saurait exister un Autre de l'Autre. Il dit même que La/ femme (qui n'existe pas) a foncièrement ce rapport à l'Autre d'être dans le rapport sexuel radicalement l'Autre. Or, c'est la propriété même du signifiant d'être autre à lui-même, différent de lui-même. Comment dès lors comprendre que Lacan identifierait cet autre rapport « pas tout dans la jouissance phallique » mais sans exception ( $\bar{\exists}x. \bar{\Phi}x$ ), à la

jouissance Autre du nœud borroméen alors qu'il définit cette dernière d'être hors symbolique ?

D'ailleurs si la jouissance toxicomane est de l'ordre de la jouissance Autre au sens du nœud borroméen, elle n'a rien de commun avec la jouissance sexuelle féminine.

### **Agitation dans le voisinage.**

Il n'y a de jouissance que du corps, mais on peut l'entendre au sens du corps du langage incorporé. *Lalangue*, sans articulation S1-S2. Cette jouissance non marquée par la coupure fondatrice du sujet, serait liée au mouvement interne au savoir inconscient, sans énonciation, sans qu'elle ait à produire sa propre cause. On pourrait en trouver l'exemple dans la jouissance de certains rêves nocturnes. « Agitation dans le voisinage ».

L'agitation dans la langue et les pensées délestées pourrait trouver sa cause ailleurs, dans la drogue mais pas seulement. Ce qui justifierait alors l'extension du « concept » d'objet à aux « lathouses » des réseaux sociaux, ou à la drogue.

### **Refus de la discrétion.<sup>8</sup> L'essaim d'S1.**

Cette interprétation permet de comprendre l'addiction comme un processus *d'évacuation de la discontinuité propre à l'articulation signifiante*, plus précisément à *l'énonciation* en ce qu'elle a un coût que refuse le sujet pour des raisons qui lui sont propres comme on l'a vu avec Rebecca, l'héroïne de *Cher connard*. Rejet paradoxal de la langue pour un écrivain. A moins que ce soit l'écriture qui lui offre un lieu pour habiter.<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> Voir aussi le livre de Lionel Naccache *Apologie de la discrétion, comment faire partie du monde ?* Odile Jacob, 2022, qui retrouve certaines de nos préoccupations par d'autres chemins.

<sup>9</sup> J'ai reçu pendant 26 ans un addict au haschich, devenu écrivain. Il était venu pour un « énorme problème de relation avec les gens ». Mère psychotique, père absent la semaine. Opéré à vif à l'âge d'un mois pour un phlegmon de l'œil, battu par sa mère et il fallait ne pas le dire au père quand il rentrait le week-end. Un jour qu'il avait vomi dans le train en venant chez moi, il me dit à quel point c'était un effort pour lui de parler de son enfance. Il avait rencontré un analyste avant moi à qui il avait dit son problème de ne pas pouvoir parler. « On parle en psychanalyse » avait répondu l'analyste. Il avait pris cela pour du mépris. Mais il avait convenu qu'il y avait aussi sans doute de sa part une part de défi : « Comment allez-vous faire avec votre thérapie par la parole alors que mon problème c'est justement de ne pas pouvoir parler ! ». Il s'est mis à écrire des romans tout en continuant son travail salarié et à consommer son haschich et pas mal d'alcool. Ecrire l'a manifestement aidé dans sa vie sociale. Je reviendrai peut-être une autre fois sur cette analyse très ancienne.



On me demandait récemment : « Qu'est-ce qui différencie le Signifiant-maître des autres signifiants (qui représentent le sujet pour un autre signifiant) ? »

Je répondrai que ce sont des S1 qui, après avoir fait leur œuvre, au lieu de se résorber dans le continu des S2, dans l'Autre, se maintiennent, identiques à eux-mêmes, au firmament de la sphère des fixes, des idéaux, idéologiques ou religieux.

Lacan parle d'un essaim d'S1. Un essaim d'S1 évoque en tout cas une *discontinuité*, une discrétion, à la fois temporelle dans leur éjection du lieu Autre et spatiale dans leur répartition, ce qui confère à la pensée conceptuelle l'aptitude à faire un vocabulaire ou un dictionnaire. C'est cet essaim d'idéaux, cet espace de la discrétion qui manifestement est répudié dans l'addiction.

« Spontanément, disait Charles Melman, au séminaire d'été de 1987, l'effet de sens, l'évocation dans l'intervalle signifiant de cet objet, s'use. Le principe de plaisir, c'est l'entropie : l'égalisation S1 – S2. Nous ne demandons qu'à nous satisfaire de la jouissance acquise... Pour remonter cette pente entropique, nous faire honte, il ne faut pas moins que le coup de fouet du signifiant-maître. » (*notes personnelles*).

Mais alors, l'addiction aux drogues un peu dures n'est-elle pas justement une tentative de restaurer la pâleur entropique de la vie habituelle, redonner du semblant là où il a disparu ?

Peut-être, mais on peut y objecter que la voie empruntée est assez radicale. Se passer des signifiants maîtres :

Refus du pays, refus de la langue que tu parles truffée d'idéaux, refus de ses valeurs : travail, famille, patrie etc. On comprend. Mais il y a des signifiants maîtres qui n'ont rien d'idéaux et qui se contentent de faire de l'effet, de l'effet sujet, du désir.

Se passer des signifiants maîtres, c'est annuler le *pouvoir hiérarchique du phallus* déjà affadi par le déclin du « nom-du-Père. C'est en somme refuser la responsabilité, en l'absence d'un Dieu qui le ferait pour nous, de penser la hiérarchie des valeurs. C'est permettre que les objets créés par la science inondant le monde se substituent aux objets *a* du sujet pour le commander. C'est s'offrir sans résistance à une

addiction généralisée, à une mise au pas de l'imaginaire singulier au profit de jouissances anonymes. C'est vivre dans une sorte de continuité atone.

L'objet a central du nœud borroméen, le « pur trou », est bordé par les trois consistances supposées continues. Selon Lacan, c'est leur part imaginaire commune qui fait leur consistance. Nous croyons à la continuité de notre vie alors qu'elle n'est faite que d'instant. Nous lisons ces instants pour en faire un film continu.

**Car il faut bien de la continuité pour qu'y apparaissent des coupures, des coupures qui détachent quelque chose.**

Or, rien ne prouve que le réel physique lui-même soit continu. Quant au réel du sujet, celui qui nous intéresse ici, il se présente bien plutôt sous forme de bouts de réel qui coïncident. Ce n'est peut-être que la *pensée* du réel, son imagination qui en fait une consistance fermée et continue. Là où elle fait défaut, cette pensée du réel, ce n'est plus l'impossible qui fait butée mais la certitude du délire qui est nécessitée pour la compenser.

Bref, le défaut, le manque de notre être est peut-être un trou mais la clinique semble indiquer que pour qu'on puisse y faire son trou, un trou qui ne soit pas sans fond, nous exposant à une chute sans fin, il y a un manque à fournir, une dette à régler, pour garnir ce trou de structure (j'allais dire de serrure). Sans l'insertion de l'objet dans la division signifiante<sup>10</sup>, pas de sujet qui tienne.<sup>11</sup>

Mais cette insertion de l'objet dans la division du sujet ne vient pas sans la nécessité d'une pensée que je crois être celle du réel sexuel. Dans la cure il faut du temps pour que la pensée se bouge. Penser autrement les pensées déjà là. La coupure interprétative joue essentiellement sur ce ressort : lire autrement.

**Que devient la pulsion dans l'usage addictif des drogues ?**

Je reviens sur ma conclusion de la dernière fois :

« L'addiction aux drogues est le destin d'une pulsion qui met à profit la pharmacodépendance du cerveau pour inhiber le 3<sup>ème</sup> temps de subjectivation de cette pulsion. Elle **inhibe** ainsi la voie du

---

<sup>10</sup> J. Lacan, La science et la vérité, in Ecrits, Seuil, 1966, p. 863.

<sup>11</sup> Cet objet apparaît dans le rêve récent d'une patiente sous la forme de l'évacuation d'une masse de chair informe, entaillée. Après ce rêve elle a le sentiment d'un changement, de n'être plus l'objet plus ou moins persécuté par la jouissance de l'Autre, mais qu'il s'agit maintenant de son propre désir.

fantasme permettant un effet de jouissance sans prix. L'addiction inhibe du même coup la pensée lestée inexorablement par l'objet a du fantasme et, dans ce sens, en contournant le fantasme, l'addiction à la drogue pourrait conduire de façon sauvage à un peu plus de réel ? »

Je pense aujourd'hui que c'est faux. Non seulement elle ne conduit pas à un peu plus de réel, mais c'est plutôt d'avoir levé cette barrière du réel, d'avoir nié ou dénié l'impossible que la mort peut surgir dans la drogue. Ce n'est pas le troisième temps de la pulsion qui est inhibée, c'est la pulsion elle-même au profit d'une compulsion qui n'a rien d'obsessionnel.

« Toxicomanie, état post-traumatique, dépression ont en commun d'inhiber la production de l'acte comme naissance d'un sujet. » rappelle Patrick Petit.

L'addict s'affranchit de la dette et la drogue lui permet de se passer de crocheter l'objet a de l'Autre pour l'escamoter ; l'état post-traumatique rend caduc l'accès au fantasme devenu inutile devant la certitude de la méchanceté de l'Autre : c'est déjà payé ; le déprimé, s'enlise dans la jouissance de l'être.

Le langage partout y subit cette perte de la différence du signifiant qui s'engage dans la répétition du même, et rend le paysage inhabité et sans durée. Il s'est produit la ruine du semblant des S1 qui ont fait perdre son prix à la jouissance phallique. C'est le champ du continu.

